

Abraham Moses Klein, Jean-Éric Riopel, Maxime Catellier

Hugues Corriveau

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [Abraham Moses Klein, Jean-Éric Riopel, Maxime Catellier]. *Lettres québécoises*, (126), 37–38.

☆☆☆ 1/2

Abraham Moses Klein, *La chaise berçante* (traduit de l'anglais par Marie Frankland), Montréal, Éditions du Noroît, 2006, 148 p., 19,95 \$.

Tendre voyage

Comme en un pays aimé.

Prix du Gouverneur général du Canada en 1948, le recueil *La chaise berçante* vient d'être traduit en français pour la première fois. Les Éditions du Noroît nous en offrent une version bilingue.

LÀ-BAS ET ICI

On dit d'Abraham Moses Klein qu'il fut « le père de la littérature juive canadienne » et qu'il eut une grande influence. Ces poèmes sont essentiellement descriptifs, extrêmement soignés dans leur facture vaguement vieillotte ; mais l'ensemble est parfaitement touchant et atteint à un degré soutenu de poéticité.

LE PETIT RIEN DE TOUS LES JOURS

Qu'on approche « Les infirmes » de l'oratoire Saint-Joseph comme « Les raquetteurs », qu'on décrive un « Élévateur à grains » ou la Faculté de droit de « L'Université de Montréal », toujours nous rencontrons ce ton confidentiel qui donne à ces textes une sorte d'intimité heureuse. Ainsi, comment ne pas être charmé par ce poème écrit « Pour les sœurs de l'Hôtel-Dieu » (p. 25) :

*Deux par deux,
Comme pour montrer qu'elles sont sœurs,
Les sœurs arpentent le jardin de l'hôpital.
Dans leur noire robe et cornette blanche immaculée,
Elles sont comme des oiseaux,
La basse-cour bienveillante de la Maison de Dieu.*

*Ô bibliques oiseaux,
Qui avez volé vers moi dans mon enfance malade
— Moi petit, effrayé, souffrant, d'une autre race —
L'aile qui rafraîchit ma fièvre, le réconfort à vol plané,
La sensation des anges —
Soyez bénis, Ô plumage du paradis, soyez loués.*

N'est-ce pas que ce ton suranné est propice à l'évasion ? Il y a là une telle charge sentimentale que le texte s'impose.

UN RIRE SOUS CAPE

Ces textes sont loin d'être dépourvus d'humour, ce qui leur donne ce côté ironique que parfois on trouve au détour de certains vers. Par exemple, dans « Les infirmes », Moses Klein décrit avec un œil à la fois sceptique et bienveillant les pèlerins qui montent les marches de l'oratoire Saint-Joseph : « Ils savent, ils savent, que soudain repentante / Leur orthopédie va tomber de leur corps et / Qu'ils vont recouvrer leur plénitude. // Roulez vacantes, chaises roulantes, / Et béquilles, sans aisselles, sautez ! // Et moi qui eus un jour



une foi comme cette foi-là, / Mais qui ne l'ai plus, je suis plus infirme qu'eux. » (p. 18-19)

EN TOUTES CIRCONSTANCES

Que ce soit pour vanter les mérites du « Frigidaire » ou pour saluer Camillien Houde dans son « Assemblée politique », que ce soit pour décrire la « Commission des liqueurs du Québec » ou nous convier au « Banquet annuel : Chamber of Commerce », Moses Klein s'attarde à ce battement de vie qui lui permet de décrire des personnages, d'en faire ressortir le naturalisme. Belle poésie d'un temps ancien que la vigueur de l'écriture maintient jusqu'à nos jours avec précision et empathie.

☆☆☆ 1/2

Jean-Éric Riopel, *Fermeture des livres de comptes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 140 p., 12 \$.

Aller faire un tour

Dans les coins des villes aimées.

Ce qui est passionnant, entre autres, dans le plus récent recueil de Jean-Éric Riopel, c'est la multiplicité des approches et des styles, une constance aussi dans l'intensité. Il nous propose de l'accompagner dans divers lieux, question de pressentir l'univers à travers ce qu'il faut bien retenir comme un désenchantement, malgré les éclats de bonheur qui, ça et là, trouvent à sourdre des incidences et des hasards.

LES VOIX DU MONDE

Que ce soit à « Ridgewood Point, avenue de l'Esplanade », « rue Clark », en « Catalogne, Andalousie », ou à « Ottawa », « Joliette », « Harrington Harbour et Chevery », sur la « Terrasse Outremont », ou bien en suivant les « Passages d'un

amour en amer (Paris) », toujours nous seront donnés des textes d'une grande justesse de ton, parfois complexes, parfois simples, comme si l'âme à nue trouvait enfin à dire les petites joies du jour. Ainsi, il nous avoue : « Je vais m'allonger au frais et ne me lasse pas / de regarder en trouées filamenteuses / la lumière tomber en poussière jusqu'au fond du bain. » (« Je suis le gardien du bain arabe », p. 51) Ou bien, pénétrant plus profondément dans le paysage qui s'offre comme un discours, il dit : « moi dans la question / j'erre / entre les pierres / et

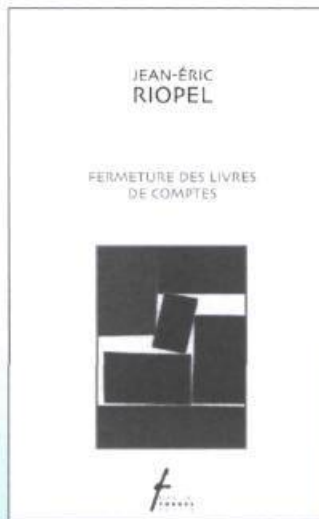


JEAN-ÉRIC RIOPEL

l'air / est une / fissure aphone / qui effleure la mer // des pétroliers / reposent / comme des équations / avec le mazout / qui tanguent » (« Dans les ruines de Tarragone », p. 39). C'est redoutablement efficace et très beau.

ET LES AUTRES AUSSI

Quand il est question de Saint-Denys Garneau, les textes s'en inspirent, comme on le voit : « en appui sur le temps / les saules empêchés de lourdeur gisent ployés » (« Couleurs de Saint-Denys Garneau », p. 28). Sinon, Riopel structure ses textes d'une façon rigoureuse, avec répétitions et entrelacements des thèmes comme dans sa partie intitulée « Passages d'un amour en amer (Paris) », constituée de deux suites de sept poèmes chacune, respectivement titrées « Passage d'un amour » (de un à sept) et « En amer », chiffrée de la même manière. La première suite compte six strophes, alors que la seconde en contient sept. Et chacune de ces strophes commence toujours par le même



premier vers, créant un effet anaphorique, de poème en poème. Ce qui s'impose alors tient à la fois d'une musicalité obstinée mais aussi de la variation. Malgré une quotidienneté affichée (pensons à ce vers étonnant : « il faut absolument que tu fasses ton lavage » [« Passage d'un amour / un »] p. 64 et répété six fois par la suite), la dimension et la quête ne sont jamais très loin du couple déchiré : « derrière sont les amants / du désenchantement du monde / éternellement conscients du moment présent » (« En amer / quatre », p. 77).

OUVERTURE SUR L'AILLEURS

On est aussi heureux de retrouver la partie intitulée « Harrington Harbour et Chevery », déjà lue dans une version différente et sous le titre « Taxi danser », dans la belle série publiée par Les Petits Villages en 2003. Les états d'âme qui se déploient ont cette justesse de la confiance, qu'elle soit amoureuse ou vitale.

☆☆☆☆
Maxime Catellier, *Préhistoire du monde*
suivi de *Inferno*, Montréal, Marchand de feuilles,
coll. « Poésie sauvage », 2006, 84 p., 15,95 \$.

Joli délire

Un poète, ça peut aussi sauter les plombs.

Le poète Alexis Lefrançois élève des chèvres angoras, Maxime Catellier est fils d'une bergère. Y a-t-il quelque rapport ? Aucun. Y a-t-il incidence pour devenir poète ? Sans doute pas. Alors, pourquoi s'y attarder ? Parce que justement ça n'implique vraisemblablement rien d'autre que le hasard, tout comme un acte surréaliste, mouvement privilégié par Catellier. Si l'on ajoute que son père était meunier, faut-il conclure qu'il écrirait de la poésie alimentaire ? Non pas, je crois.

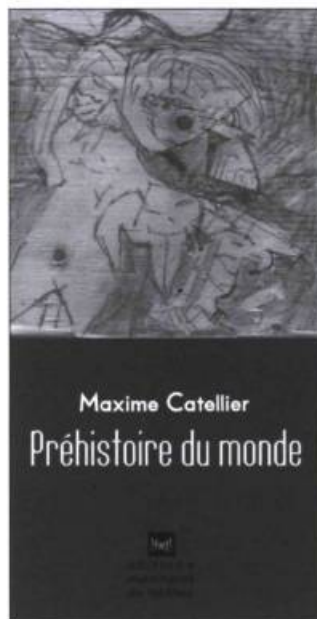
LUDIQUE DÉRIVE

On peut déjà, dès le premier texte, constater à quel point ce que le poète nous propose est bizarroïde, incontrôlable ; et nous devons accompagner le jeu avec une sorte de ferveur devant l'insolite :

[...] *rester sous les pendaisons, cartes sur terre : les hommes, chapeaux noirs, annoncer la dernière danse ; rire dans la bière où fermentent les joies grisées du monde. Le vieux Tom chante au chevet de la mule pour retrouver au bout des champs, dans l'herbe, la bête dont les yeux s'éclatent crevés de mourir en bulle.*

(« Jeu du pendu », p. 12)

Pauvre petite bête ! Mais les autres textes de cette première partie intitulée « La chasse aux idoles » (ce qu'on retrouve parfois dans *Inferno*) vont, comme dans son premier recueil *Après le déluge* (Poètes de Brousse, 2005), s'empêtrer dans la versification rimée. Comme le dit l'expression, « il faut faire avec », bien que je ne



puisse m'empêcher de chicaner un peu, voire de douter de la pertinence d'écraser le jeu sous pareille machine, mais bon... Laissons cela, puisque la seconde partie, « Le sacrifice des proies », rallie le vers libre alors que « Le manuscrit d'Ariane » renoue avec les blocs de prose, mieux faits pour ce travail éclaté et divertissant.

LAISSER DIRE L'ÉCRITURE

Il lui faut bien nous permettre d'entrer dans son univers personnel, par exemple nous faire confiance de ses passe-temps, s'il veut qu'on le suive un peu dans son univers abracadabrants :

Pour m'évader je casse à la loupe les murs qui m'empêchent d'inonder la terre et flaire lentement le drainage inéluctable que ces balafres précisent dans les temps futurs où d'innombrables chattes grises vont gésir dans les mêmes ruelles que le cadavre de la lune.
(« Le manuscrit d'Ariane », p. 48)



MAXIME CATELLIER

D'accord, on doit diagnostiquer un penchant pervers envers les animaux, mais avouons que ce n'est pas mal tourné comme dérive. *Inferno* propose une série de textes dédiés, par exemple, à Christian Mistrail ou à Sade. C'est souvent excellent, comme celui écrit pour « Shawn Cotton » : « Nous allons sortir de l'Hudson avec la faille décolorée de nos rêves elle sera visible dans l'air trouble dans les saumons chavirés sur l'évincement carié des rues » (p. 68). Quand le style se libère de la sorte, j'aime vraiment beaucoup cet univers incongru, et ce qu'il demande aux lecteurs est une grande dose de liberté, de disponibilité. Quand on y consent, il y a des trouvailles à la clé.